

MERIE MIALDEA

Dans les entrailles du puzzle



*Aimer n'est pas trahir, aimer n'est pas fauter...
Aimer est la plus belle preuve qu'on est vivant.*

Meriem Mialdea

Dans les entrailles
du puzzle

© Meriem Mialdea, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2202-7

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Ismail Kamli

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages décrits dans ce roman empruntent à la fiction. Si vous reconnaissez l'un d'entre eux, cela est sans doute le fruit du hasard.

« La vie est passée avant qu'on ait pu vivre. »

Victor Hugo

Le retour au village natal

Il est neuf heures. Comme à l'accoutumée, la ville est en effervescence. Tout le monde s'agite, allant et venant dans tous les sens, d'un pas vif et assuré. Comme heureux d'une liberté retrouvée. Ça grouille et fourmille à tout va. Ce qui semble au premier abord un chaos général est en réalité un désordre organisé. Car à bien y regarder, les gens se pressent en direction de bouches de métro qui d'un coup les aspirent dans des profondeurs abyssales. Comme des taupes qui disparaissent brusquement de la surface de la terre. Il y a de la dramaturgie dans cette quête désespérée, intrigante pour quiconque observe cet ubuesque spectacle urbain. Qui sont tous ces gens ? Où se hâtent-ils ? À quoi pensent-ils ? Il n'y a rien à comprendre, rien à savoir. C'est ainsi. La scène est familière. Elle se répète chaque jour de la semaine, chaque heure de la journée.

Léa est un fragment de cette immense fresque urbaine. Elle l'ignore. Et pourtant, sa présence s'ajoute à cette comédie inhumaine. Son pas se fond dans cette marche des temps modernes. Ce qui fait d'elle l'une de ces milliers de figurines qui ont l'air de jouer dans une scène géante de Playmobil. Tous les mêmes mais pas habillés pareil. Pas peints de la même couleur non plus. Léa finit, elle aussi, par disparaître dans l'une de ces bouches pour en ressortir quelques mottes de béton plus loin, à l'air libre. Elle rejoint la gare du Nord pour prendre le train Paris-Amiens de dix heures.

Installée côté fenêtre, elle pose sa tête contre la vitre. Par ce simple geste, un flot de pensées se libèrent qui volent dans tous les sens. Elle est incapable de se raccrocher à l'une d'entre elles. Sa position assise ne lui demande aucun effort physique. Elle est là, présente. Sa respiration, lente et régulière, la débarrasse instinctivement de ce trop-plein. Pourtant, malgré son envie de lâcher prise, elle

est agitée, préoccupée par les raisons de son voyage. Au sortir de la ville, le train file à toute allure. Sa vitesse le pare d'une toute puissance. Il trace son chemin, invincible. Léa tente d'échapper à ses pensées en s'inventant une destinée sans virage, sans feu rouge. Une voie unique, une voie royale. Elle s'identifie à ce train comme on aime à se comparer à un bon ami. Un ami fidèle et solide même s'il n'est rien de moins qu'un objet bruyant, une carcasse géante, un tas de ferrailles qui hurle chaque fois qu'il croise en sens inverse son acolyte ferroviaire. Il aime faire son cirque. À l'approche des gares, il se met à ralentir, fait crisser ses freins pour ajuster sa longueur à celle de la gare, se déleste d'une partie de ses voyageurs pour en accueillir de nouveaux. Le géant de fer, vibrant d'impatience, regagne alors de la vitesse comme pour montrer son invincibilité à ses nouveaux passagers. Léa admire sa force. Elle envie son charisme. Elle aussi veut s'alléger de ce qui l'encombre et trouver matière à se régénérer.

Le ciel bleu finit par laisser la place à la grisaille. Les quelques nuages blancs sont devenus sombres sous l'effet d'une obscurité soudaine. Ils recouvrent désormais le ciel comme s'ils voulaient faire tomber le rideau sur une énième journée sans importance. La pluie vient de faire son apparition. Des gouttes d'eau s'écrasent le long des vitres et sous l'effet de la vitesse, finissent en mini flaques qui brouillent la vue sur les paysages défilant. Tout cela, à l'indifférence générale des passagers qui n'ont visiblement qu'une seule chose en tête. Arriver le plus vite possible à la destination qu'ils ont achetée en quelques clics sur Internet. La plupart tuent leur ennui au fond d'un écran. Les uns sont captivés par des films d'action quand d'autres pianotent des textos sur leur mobile. Certains ont l'air exténués par la lecture d'interminables tableaux excel quand d'autres, au téléphone, osent braver les codes de la courtoisie en déballant à tue-tête leur vie qui n'intéresse personne. D'autres encore lisent un livre, sans doute des anarchistes de la modernité qui font de la déconnexion un étendard de leur liberté. Une poignée de passagers, tels des enluminures du Moyen-Âge, s'adonnent à la lecture du Monde. Ce journal semblable désormais à un immense

papier buvard qui déteint sur les doigts, si peu digne de cette toile tissée par une armée d'intellectuels triés sur le volet. C'est à peu près ce que doivent penser les quatre adolescents au fond du wagon, la face aspirée par l'écran de leur portable. Pensent-ils jouer ensemble quand en réalité, c'est leur téléphone qui fixe les règles en se jouant d'eux ? Et puis il y a ceux qui n'entrent dans aucune case, ballotés entre deux siècles et qui feuilletent avec lassitude les pages d'un magazine au papier glacé. Léa se dit qu'elle n'aime pas ce monde autour d'elle, tous ces gens qui occupent un espace collectif sans se soucier le moins du monde de leur *alter ego*. Elle se demande s'il est encore possible de réparer ce grand corps social malade.

Ce trajet Paris-Amiens, Léa l'a parcouru des dizaines de fois, avec à chaque fois la sensation joyeuse de s'être délivrée de ses carcans, d'avoir estompé les souvenirs d'une vie autrefois ennuyeuse, d'avoir ouvert sans crainte les parenthèses du passé. Mais cette sérénité s'est tue en elle. Il flotte dans l'air un drôle de pressentiment, un quelque chose qui lui foutrait presque le cafard, comme une prémonition que le malheur rôde mais tarde à se démasquer. Le sentiment d'inéluctabilité d'un truc qui pourrait advenir. Léa sent une angoisse qui prend sa source dans le bas de son ventre et infuse dans tout son corps. Un nœud dont elle ne distingue ni la forme ni le volume enfle au fond de sa gorge et ralentit le rythme de sa respiration. Son destin est là, telle une montagne à gravir qui s'impose sur son chemin comme le passage obligé pour une vie d'après. À mesure que le train approche d'Amiens, son intuition se fait plus distincte, l'angoisse se fait plus vive, l'air est plus oppressant et le spectre de l'inconnu plus certain.

Le train s'est déjà vidé de la plupart de ses passagers si bien que dans le wagon de Léa, on les compte désormais sur les doigts d'une main. Arrivé à la gare d'Amiens, le train s'arrête net, éructe un dernier coup de frein comme pour signifier son terminus. Secouée par ce mouvement aussi sec que soudain, Léa

sent son ventre se contracter d'un coup. Une boule d'angoisse éclate comme un bouton plein de pus. Elle se sent barbouillée de ce jus infâme qui tapit maintenant le fond de son estomac. Elle a mal. Elle a l'impression d'entendre une petite voix intérieure qui lui chuchote *"Ça y est. Tu y es !"* À moins que ce ne soit ce farceur de train qui lui joue des tours et lui demande de descendre.

Une fois à quai, elle est happée par la foule qui se presse vers la sortie pour retrouver un ami, des parents ou bien un taxi. Elle est bousculée de toutes parts. Elle s'agace de cette ébullition qu'elle juge superflue. Car à quoi bon courir quand on est arrivé à destination. Mais c'est ça une gare, un lieu de transit pour des milliers de gens qui vont et viennent toute la journée. Une gare qui se vide aussi vite qu'elle se remplit de voyageurs tout neufs que les trains ravitaillent à longueur de journée. Le mouvement est sans fin. Le regard de Léa se perd entre des amants qui s'embrassent sans pudeur, des parents le regard pétillant de fierté et qui s'extasient en voyant débarquer leur progéniture partie vivre à la capitale, des grand-parents tout aussi émoustillés qui se disent qu'eux aussi ont vécu ces choses-là, des potes qui se retrouvent, les sacs de voyage chargés de canettes de bières, avec la ferme intention de faire la fête à ce samedi soir. C'est ça une gare, une usine de la joie qui fabrique de l'amour à tout va. Dans cet atrium de félicité, la vie s'exprime à l'état brut. La gare est le théâtre de tant d'histoires, de tant de passions, de drames, d'exaltation, d'ennuis aussi qu'elle compte dans le cœur des gens comme l'église au milieu du village.

Personne n'attend Léa. Elle-même n'attend personne. Elle ne le supporterait pas. Pour elle, ce n'est pas un événement que d'arriver dans une gare. Mais au fond, elle a comme l'impression que c'est peut-être son destin qui est venu la chercher.

Car au beau milieu de cet écrin de vie, Léa manque d'air. Alors pour se remplir d'oxygène, elle prend une longue inspiration. Voyant que cela la libère,

elle renouvelle l'opération plusieurs fois, à l'écoute de son corps et de ses sensations. Elle a appris cela dans ses séances de méditation pour accueillir l'instant présent. Elle essaie de mettre à distance ses pensées inutiles, se dit qu'elle est épuisée par son rythme de vie, qu'elle a simplement besoin de repos. Elle a beau vouloir leurrer son cerveau par des images douces et apaisantes, elle entend au loin un tic-tac dans les ténèbres de son esprit.

En Picardie, le temps est d'humeur maussade. Léa a l'habitude de cette grisaille. Un crachin fin, désagréable qui bouche l'horizon. Elle couvre sa tête d'un foulard qu'elle a toujours au fond de son sac et accélère le pas pour atteindre au plus vite l'arrêt du bus. Un panneau lumineux annonce le prochain bus vert dans une demi-heure. Le samedi, les transports sont si rares que ce temps d'attente relève du miracle. Elle a quitté Paris sans se préoccuper de ce genre de détails qui peuvent flinguer une journée. Elle en profite pour prendre un café dans le bar d'en face et observer les passants qui pressent le pas sous une pluie désormais battante. Le bus est à l'heure, ce qui lui garantit d'arriver au village vers midi. Le chauffeur la salue quand elle monte. Elle se rappelle qu'en province, les gens se disent bonjour même sans se connaître. Elle s'installe au fond pour être tranquille. Après trente minutes de trajet dans la campagne picarde, le bus la dépose à l'entrée du village. D'ordinaire, sa bourgade est déserte mais avec ce temps de chien, autant dire que l'ambiance est plutôt celle d'un cimetière militaire. À l'heure du déjeuner, c'est plus triste encore car la plupart des commerces affichent leur écriteau "*Fermé*" jusqu'à au moins quinze heures. Elle a l'habitude. Elle a vécu dans le village jusqu'à ses vingt-trois ans. Mais la désertification des campagnes s'est amplifiée depuis son départ. La plupart de ses anciens camarades de classe ont préféré la ville. Au départ pour aller au lycée, puis parfois à l'université mais le plus souvent pour travailler et fonder une famille. Seuls les touristes trouvent encore du pittoresque à ces villages vidés d'eux-mêmes. On y croise souvent des autocars d'anglais émerveillés de tant de vieilles pierres au milieu d'une verdure sans fin. Ces

voyageurs d'outre-Manche font les affaires des supermarchés du coin qui voient là une belle occasion d'écouler leurs stocks d'alcool. Les boulangeries ne sont généralement pas en reste non plus, soulagées de se débarrasser de leurs derniers pains au chocolat. Mais ce qu'il reste surtout des villages, ce sont les vieux, terrés chez eux à regarder la télévision quand ils ne sont pas à la supérette où ils se pressent très tôt le matin pour être certains d'avoir du choix. Torturée par l'ennui, Léa avait fini par quitter le village qui l'avait vue naître. Celui-ci avait beau être traversé par de jolis vallons, les murs de ses maisons avaient beau arborer de jolies pierres qui lui donnaient un charme envié par les anglais, sa douce tranquillité avait beau faire l'attrait des parisiens en mal de silence, son village était sur le point d'être déclaré mort.

En traversant un champ, Léa a la désagréable sensation que ses pieds s'enfoncent dans la boue, signe qu'il a plu abondamment ces dernières heures. Ses chaussures de ville sont maculées d'une terre liquide marronâtre. La vue n'est pas du meilleur effet. Elle peste un coup. Quand elle arrive devant la maison familiale, son cœur se met à battre si fort qu'elle croit qu'il va s'arrêter. Elle passe le petit portillon pour traverser la cour et rejoindre la porte d'entrée. En s'avançant, les gravillons se mettent à craquer sous ses pas. Elle se souvient que petite, elle adorait jouer avec ces milliers de petits cailloux gris que ses yeux d'enfants voyaient comme un immense trésor. Mais là, elle n'a qu'une envie. Étouffer le bruit de cette maudite caillasse et approcher le plus discrètement possible. Au cas où elle aurait décidé, au dernier moment, de tourner les talons. Mais chaque pas sonne un peu plus l'alerte et elle sait qu'à tout moment, on peut la surprendre. L'air se fait plus lourd, il se raréfie. Sa respiration est de plus en plus courte. Quand elle atteint la porte d'entrée, elle ne bouge plus pendant quelques secondes. Elle expire un coup comme pour évacuer une bonne fois pour toute l'angoisse et chercher au plus profond d'elle un peu de courage. Elle finit par poser son doigt sur la sonnette, s'attarde encore un peu. Puis elle le presse comme on presse sur une gâchette. Ce geste d'ordinaire anodin est pour